MÉRO 49 — 24 DÉCEMBRE 1949

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

UPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LES CONTES DE L'IGLOO

adaptés par LOUISE WEISS

★

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES CONTES DE L'IGLOO

DIX PETITES HISTOIRES ESQUIMAUDES

★

Traduites et adaptées des « Igloo Tales », recueillies par Edward L. Keithahn et publiées par le Service des affaires indiennes aux États-Unis.

LES MANGEURS DE VIANDE CRUE...

D'ORIGINE asiatique, les 30.000 Esquimaux du Groenland, du Canada, de l'Alaska et de la côte arctique de Sibérie comptent parmi les populations les plus primitives du monde. Leur nom signifie : « mangeurs de viande crue ». Les plus sauvages habitent les îles de l'océan Glacial et jusqu'en 1868 n'avaient ni bateaux, ni arcs, ni flèches. Leurs engins de pêche étaient si rudimentaires que la famine les frappait souvent et durement. Services gouvernementaux et ordres religieux s'occupent diligemment des tribus les plus accessibles, notamment sur la côte est du Groenland, à l'embouchure du Mackenzie et en Alaska.

Les Esquimaux sont en général de petite taille. Ils portent des vêtements en fourrure de phoque, de renne, de renard, d'ours et de chien. Les femmes raffolent des ornements en plumes d'eider. Avant l'arrivée des Blancs, la malpropreté des Esquimaux était incroyable. Ils ne se lavaient jamais. Nombre d'explorateurs virent, pour toute toilette, des mères lécher leurs enfants avant de les fourrer dans leurs sacs de plumes à usage tout à la fois de couvertures et de berceaux. En été, les Esquimaux habitent des tentes de peau et, en hiver, des huttes mi-souterraines faites de glaise, d'os et de bois ou des igloos construits en cubes de glace. Ils tirent la plus grande partie de leur nourriture de la mer. A part quelques baies et racines, ils ne mangent rien de végétal. Baleines, morses et rennes leur fournissent aliments, vêtements, éclairage, ustensiles et même coques et voiles de canots. Ils sont adroits et doués pour la mécanique des Blancs. Leur appétit est formidable. En période d'abondance, un homme consomme jusqu'à dix livres de viande ou de poisson par jour. Familles et tribus se déplacent pour la chasse et la pêche. Avant leur conversion au christianisme la religion des Esquimaux consistait en un vague animisme. Ils plaçaient toute leur confiance en des sorciers qui intercédaient pour eux auprès des puissances surnaturelles ou « esprits » qu'ils croyaient maîtres de toutes choses. Leur langage est du type agglutinant. Ils n'ont pas de littérature.

Les petits contes publiés dans ce volume font partie du folklore oral des Esquimaux habitant les côtes du détroit de Behring. Recueillis, avec mille peines, par Edward L. Keithahn, instituteur des écoles administrées par le *Service des affaires indiennes* du gouvernement des États-Unis, ils représentent un choix parmi de nombreux récits, tous dominés par la furie des éléments, la difficulté de vivre, la ruse des animaux et la puissance des magiciens ou « hommes de la médecine ». Je les ai traduits et adaptés après mon séjour en Alaska, tant ils m'ont semblé caractéristiques du désolé monde polaire qui fascine aujourd'hui les heureux habitants de nos terres tempérées. La plupart des photographies qui illustrent ce numéro m'ont été communiquées soit par le *National Film Board* du Canada, soit par le *Musée de l'Homme* de Paris, institutions auxquelles j'adresse ici mes vifs remerciements.

LOUISE WEISS.

SOMMAIRE

		Pages
1.	— LES JOUES RONDES	5
2.	— LE RENARD ET LE CORBEAU	7
3.	— NANOOK	9
4.	— APUKEENA, LE GRAND CHASSEUR	11
5.	— LE PIÉGEUR D'OIES	13
6.	— L'ENFANT GLOUTON	15
7.	— LE SAPIN RONFLANT	17
8.	— LE MORT QUI DANSAIT	19
9.	— L'ORPHELIN DEVENU SORCIER	21
10.	— HISTOIRE D'UNE TÊTE	23

LES JOUES RONDES

JADIS des Nains vivaient avec les Esquimaux. Ils se ressemblaient, à la différence que, beaucoup plus petits, les Nains étaient cependant beaucoup plus forts que les Esquimaux. Un Nain pouvait traîner un morse. Deux Nains suffisaient au lancement d'un oumiak, grande embarcation en peau de phoque familière aux pêcheurs du détroit de Behring. Bons chasseurs, les Nains attrapaient facilement quantité de petites baleines blanches et même de grandes baleines noires. Mais, fait curieux, ils ne pouvaient prendre, tirer ou pousser aucun objet, aucun animal touché par un Esquimau. Or voici ce qu'il

advint. Deux Nains venaient de capturer une belle et grande baleine noire et l'avaient poussée jusqu'à la côte. Ils s'apprêtaient à la hisser au sommet d'une colline sous l'auvent qu'ils avaient préparé et à la dépecer tranquillement lorsqu'ils aperçurent une vieille Esquimaude et son petit-fils qui les observaient.

« Mère-grand, ne touchez pas à notre baleine ! Et toi non plus, marmot.

— C'est promis. »

Rassurés, les Nains rentrèrent dans leurs igloos pour se reposer avant de reprendre leur travail. Ils n'avaient pas tourné les talons que, poussés par une force mystérieuse, la grand-mère et le petit garçon, d'un doigt timide, touchèrent la baleine. Les Nains revinrent.

« Ho !

— Hisse ! »

Malgré tous leurs efforts ils ne purent déplacer la baleine. Elle semblait fixée au sol par des crampons. Furieux, les Nains se précipitèrent vers l'igloo de la vieille Esquimaude. Ils écartèrent la peau de caribou qui en masquait la porte et la menacèrent ainsi que son petit-fils de leurs menus poings crispés.

— Nous nous vengerons !

Terrifiés, la vieille et l'enfant s'étaient réfugiés derrière leurs lits de fourrures pensant être assommés. Mais les Nains se contentèrent de cris et d'insultes. Ils ressortirent de l'igloo et, emmenant toute leur tribu, disparurent à jamais vers le Nord.

Alors la figure de la vieille Esquimaude commença d'enfler et ses joues rougirent comme si elle avait été battue. Le visage du garçonnet enfla également et ses pommettes se colorèrent de vermillon. Pour comble de drôlerie, leur tête se creusait de fossettes à leur première envie de rire. Ils demeurèrent ainsi et tous les Esquimaux, jeunes ou vieux, filles ou garçons, finirent par leur ressembler. Les Nains étaient bien vengés. Les voyageurs de l'Arctique qui voient les Esquimaux tout ronds sortir de leurs igloos sont obligés de rire, eux aussi. C'est pourquoi les habitants du Septentrion sont si gais et pourquoi demeure sur les côtes de l'océan Glacial le souvenir de l'imprudente grand-mère et de son désobéissant petit-fils qui, malgré leurs promesses, touchèrent jadis la grande baleine noire harponnée par les Nains.

LE RENARD ET LE CORBEAU

IL faisait très froid. Maître Corbeau, l'oiseau le plus rusé du Grand-Nord, et Maître Renard Rouge, le quadrupède le plus malin de l'Arctique, se haïssaient depuis de longues années. Toutefois ils n'en laissaient rien voir. Voilà qu'un jour Maître Corbeau sautilla jusqu'à l'igloo où dormait Maître Renard Rouge et le réveilla.

« Bonjour, Maître Renard Rouge.

— Bonjour, Maître Corbeau.

— Le soleil brille sur la neige. Vous plairait-il de vous promener avec moi dans les collines ?

— Beaucoup.

— Et un concours de glissades vous amuserait-il ?

— Certes. »

Le Renard et le Corbeau partirent. Devisant gaiement, ils atteignirent le sommet d'une colline au pied de laquelle s'étendait un petit lac gelé du matin.

« Glissez le premier, ami Corbeau.

— Que non, à vous !

— Je n'en ferai rien. »

Le Corbeau se décida. S'engageant sur la pente neigeuse, il glissa bientôt tellement vite que même s'il l'avait voulu il n'aurait réussi à s'arrêter. Maître Renard Rouge se tenait les côtes de rire.

— Ah ! Ah !

Et il pensait, le traître :

« La glace du lac est encore fragile. Le méchant se noiera. »

Mais, arrivé au bord du lac, Maître Corbeau, d'un puissant coup d'aile, quitta la neige et vola se percher sur une autre colline.

« A vous, gentil Renard.

— Heu !...

— Seriez-vous poltron ?

— Poltron, moi ?

— Sauteriez-vous moins bien que je ne vole ? »

La vanité de Maître Renard Rouge l'emporta. Piqué au vif, il partit sur la pente de neige. Vite ! Vite ! le vent sifflait à ses soyeuses oreilles. Lui non plus ne pouvait s'arrêter. Arrivé au bord du lac, hop ! d'une détente de ses quatre jarrets il bondit, mais il ne réussit qu'à retomber au milieu du lac sur la place fragile ; elle se brisa et Maître Renard Rouge s'enfonça jusqu'aux moustaches dans l'eau.

« Au secours, ami Corbeau ! je me noie.

— Croâ ! Croâ ! Que m'importe ? »

A son tour Maître Corbeau du Septentrion ne se tint pas de rire. Il croassa, laissant le Renard Rouge des Neiges se débattre, seul, sous les glaçons. Le Renard se noya. Maître Corbeau croassa longtemps... longtemps. Et c'est pourquoi ses cris, qui veulent être de joie, déchirent l'air de façon affreuse.

NANOOK

COUCHEE dans son igloo, une maman esquimau venait de mettre au monde deux jumeaux. Elle gémissait :

« Comme ils sont affreux ! Eyâ-Eyâ-Eyâ-Eyâ ! Je ne pourrai pas m'y habituer. Aya-aya-a !

— Ne te désole pas, lui répondait son époux. Ce sont de solides garçons, ils deviendront de bons chasseurs. »

Mais la jeune femme continuait de gémir. Jamais elle ne serait fière de sa lignée comme les femmes des autres igloos. Ses jumeaux étaient si velus que l'on voyait tout juste, à travers les poils qui recouvraient leurs joues, briller leurs petits yeux. Révoltée, la jeune mère refusa de les allaiter, les emporta hors de son igloo et les abandonna dans la neige. Ils s'appelaient Nanook. L'un des petits garçons rampa vers l'Océan et ses banquises. Il devint Nanook, l'ours blanc. L'autre rampa vers la toundra et ses marécages. Il devint Nanook, l'ours noir. Encore aujourd'hui personne n'ose nier que les Esquimaux ne soient leurs cousins, car voici ce qui arriva peu de temps après leur abandon. Le chasseur Uluksak suivait une piste sur l'Océan gelé, lorsque soudain retentirent les terrifiants craquements d'un dégel prématuré. Uluksak

partit à la dérive sur une banquise. Des jours et des jours passèrent. Uluksak avait mangé son dernier morceau de pémican et pour ne pas mourir de faim rongeait ses mocassins de cuir. Tout à coup, surgissant hors d'une crevasse, un grand ours blanc apparut. Uluksak crut que le fauve se jetterait sur lui. Il le supplia :

« Epargne-moi, je t'en prie ! »

O surprise ! Un doux grognement lui répondit. Nanook, l'ours blanc, s'étendit près de lui et, d'abord, s'efforça de le réchauffer.

« Ne crains rien, Uluksak, je ne te veux que du bien. Je suis ton ami. »

Nanook partit à la pêche chercher du poisson. Ils vécurent ensemble quelques jours heureux. Bientôt le vent tourna et la banquise vogua dans la direction de la côte, vers l'endroit précis où se trouvaient les igloos des Esquimaux. L'heure de la séparation approchait. Uluksak dit à Nanook :

« Cher cousin, donne-moi un souvenir, sans quoi aucun Esquimau ne croira à notre rencontre.

— Par tous les williwaws, Uluksak, cette précaution est sage. Laisse-moi réfléchir. »

Comme chacun sait, les williwaws sont les dangereux vents glacés qui soufflent à l'imprévu du pôle et gèlent sur place les imprudents. Nanook détacha un lacet de ses bottes de fourrure et le donna à son cousin. Alors la banquise heurta les sables de la côte et Uluksak bondit à terre.

« Adieu, Nanook.

— Adieu, Uluksak. »

Tout le village s'était porté à la rencontre du revenant. Uluksak fit part de son aventure à ses amis et parents. Aucun ne voulut le croire. Il leur montra le lacet de Nanook, l'ours blanc. Comme personne n'avait jamais vu de semblable lacet et que personne ne pouvait expliquer la manière dont il avait été fait, Uluksak convainquit ses auditeurs et son histoire s'accrédita dans tout le Grand-Nord.

APUKEENA, LE GRAND CHASSEUR

SUR les berges du détroit de Behring existait jadis un grand village esquimau. Les hommes de ce village prenaient souvent la mer dans leurs kayaks et leurs oumiaks pour chasser morses et baleines. Quand ils revenaient bredouilles leurs familles pâtissaient de la faim. Toutefois pareille malchance n'arrivait jamais au jeune Apukeena, réputé le meilleur chasseur du détroit. Au village, Apukeena n'habitait pas avec ses parents, mais dans un igloo séparé, avec sa belle jeune femme. Voici qu'un matin Apukeena partit à la chasse. L'Océan était désert. Il pagaya longtemps et se trouvait déjà fort loin de la côte lorsqu'il aperçut un phoque. Il harponna l'animal, le hissa dans son kayak et, tout

joyeux, mit le cap vers le rivage. Soudain, le phoque revint à la vie et mordit Apukeena dans le dos. Sa seule chance de salut étant de regagner la côte, Apukeena fit force rame. Son kayak volait littéralement sur les vagues. Mais le phoque mordit une deuxième fois Apukeena et si profondément qu'Apukeena expira avant d'avoir atteint la plage. Cependant une grande tempête s'était levée et tous les autres chasseurs du village avaient été jetés à la côte par l'Océan déchaîné. Ce soir-là, quand ils se réunirent dans le Kaghzie — la salle commune — ils s'aperçurent qu'Apukeena manquait et ils s'en tourmentèrent, car Apukeena était diligent et rentrait toujours le premier de la chasse.

Aussi dès la fin de la tempête les parents d'Apukeena coururent-ils à la plage. Ils n'y trouvèrent que le kayak de leur fils échoué sur le sable et, au fond du kayak, le phoque toujours vivant qui se vautrait dans une mare de sang. Ils devinèrent le drame. Folle de chagrin, la mère d'Apukeena se saisit d'un grand couteau, se jeta sur le phoque, le dépeça vif et en lança les morceaux dans la mer.

Le roi des phoques ressentit vivement l'outrage et convoqua sans tarder son conseil. A l'unanimité les phoques décidèrent de punir les Esquimaux par une grande inondation qui noierait tous leurs igloos. Sur l'ordre du roi des phoques les eaux montèrent, montèrent et ne redescendirent jamais. Seules, deux montagnes réussirent à garder leur tête au-dessus des flots. Ce sont aujourd'hui les deux îlots appelés la Grande et la Petite Diomède qu'on aperçoit au milieu du détroit de Behring.

Les Esquimaux sautèrent dans leurs bateaux et se réfugièrent au sommet de ces montagnes. Les parents et la femme du pauvre Apukeena reconstruisirent un igloo et vécurent ensemble sans jamais oublier le cher mort. Voici qu'un fait étrange se produisit. Ils retrouvaient vide, chaque matin, le tonneau d'eau à boire qu'ils remplissaient la veille. Pourtant le tonneau n'avait pas de fuite. Intriguée, la mère d'Apukeena décida de surprendre le voleur d'eau et, au lieu de s'endormir, se cacha, aux aguets, dans un coin de l'igloo. Vers minuit, elle entendit un léger remue-ménage et vit un jeune fantôme surgir lentement d'un trou du plancher. Maigre comme un mort et couvert de goémons, le fantôme rampa jusqu'au tonneau, se dressa sur ses genoux et, à grandes lampées, étancha sa soif, puis, rampant à nouveau, disparut comme il était venu. La mère d'Apukeena en ce fantôme avait reconnu son fils. Elle fit part à son mari de cette incroyable visite. Les deux vieux discutèrent longtemps et finirent par décider qu'ils attraperaient le défunt au piège, comme ils auraient attrapé un loup ou un oiseau dans la toundra. A cette fin ils répandirent autour du tonneau de la vieille huile de phoque devenue très gluante et, la nuit suivante, ils se remirent à l'affût. A minuit, alors que les hommes et les chiens dormaient dans le village, le jeune fantôme revint, trempé d'eau salée et tourmenté par les insectes de mer. Il rampa vers le baril et s'englua bientôt dans l'huile de phoque au point de ne pouvoir plus bouger. D'ailleurs il était très faible. Les deux vieux se précipitèrent et s'en emparèrent quoiqu'il se débattît. Ils le baignèrent, puis le couchèrent dans un sac de fourrure tout neuf. Ils le nourrirent de bonne soupe et de morceaux de viande choisis. Le fantôme prit rapidement du poids et des couleurs, ressemblant tous les jours plus au regretté Apukeena. Alors la vieille Esquimaude dit à sa belle-fille, qui ignorait tous ces événements, de tailler et de coudre une belle parka. La jeune femme se mit à l'ouvrage sans se douter que ce vêtement était destiné à son mari. Vint la fête du village. Tous les Esquimaux se réunirent pour danser, festoyer et rivaliser à des jeux de force ou d'adresse. Les parents d'Apukeena participèrent à ces réjouissances, mais avant de s'y rendre ils avaient, en grand secret, donné à leur fils la belle parka terminée par leur belle-fille. Apukeena la revêtit, puis il descendit vers la plage, où la fête battait son plein. Aussitôt des cris s'élevèrent :

« Voici l'homme dévoré par le phoque !

— Voici le noyé !

— Voici Apukeena, la victime des monstres de la mer ! »

Apukeena marcha droit vers sa femme, muette de surprise et de joie. Il la regarda dans les yeux et lut sur son visage qu'elle lui était demeurée fidèle. Alors il redevint le plus grand chasseur de sa tribu. Sa renommée s'étendit au loin et tous les gens de la toundra connurent son aventure.

LE PIÉGEUR D'OIES

KINGALEEK était un vieux bonhomme, très étrange. Il vivait seul dans un minuscule igloo, toujours vêtu de peaux de chien. Trop vieux pour chasser, il ne parvenait à se nourrir qu'en piégeant les oies sauvages et les canards qui, volant vers le sud, passaient au-dessus de l'étang proche de son igloo. Pendant longtemps Kingaleek prit beaucoup d'oies et de canards. Puis une saison vint où il fut moins heureux. La plupart du temps ses pièges restaient vides. Comme il s'en désespérait, il s'aperçut un jour que les berges de son étang étaient hérissées de plumes. Qui donc lui volait ses oies et ses canards ? Qui ?

Kingaleek se barbouilla la figure de terre,

enfila ses vêtements en peau de chien et rampa dans les herbes. Tout joyeux, il s'aperçut que ses filets étaient remplis d'oies et de canards. Il se cacha et, silencieux, attendit les voleurs. Bientôt il aperçut deux jeunes garçons qui, s'encourageant l'un l'autre, approchaient de ses pièges. Ils chuchotaient :

« A toi !

— Non, à toi !

— A nous deux. »

Les garçons s'étaient déjà emparés d'un canard lorsque Kingaleek bondit hors de sa cachette. Les garçons se sauvèrent. Kingaleek les poursuivit de toute la force de ses vieilles jambes. Ce fut une course effrénée à travers la toundra.

Kingaleek était à bout de souffle, lorsqu'il vit les deux voleurs entrer dans un igloo et en tirer précipitamment la porte derrière eux. Il grimpa sur le faîte de l'igloo, et par le conduit d'aération observa ce qui se passait à l'intérieur. Un vieil homme avait accueilli les deux garçons. Ceux-ci tremblaient encore de peur.

« Quack, quack, quack ! »

Les seuls sons qui sortaient de leurs gosiers ressemblaient aux cris des canards. Le vieil homme était Mullohutokeek, le sorcier. Furieux, il décida de punir Kingaleek, qui avait poursuivi ses garçons.

« Apporte-moi mon tambour ! commanda-t-il à l'aîné. Le jeune voleur se leva. Son tremblement disparut. Il recouvra la voix et chanta :

« Wa-ha-ha-ha ! Wa-ha-ha-ha ! J'obéis aux ordres de Mullohutokeek... »

D'une corne de caribou qui servait de patère, il décrocha un tambour et le présenta au sorcier. C'était un tout petit tambour que le sorcier remplit d'eau. Le tambour gonfla, devint énorme et le sorcier entonna un chant féroce en s'accompagnant :

— Tam ! Tam-tam ! Tam-tam-tam !

Alors Kingaleek, épouvanté, vit un grand feu descendre de la montagne. Il sauta du toit de l'igloo et se sauva à travers la toundra. Mais le feu s'approchait de lui en rugissant. Alors qu'il lui léchait déjà les talons, Kingaleek retira l'une de ses moufles en peau de chien et la jeta dans les flammes. La moufle aboya et se battit courageusement contre le feu, mais elle brûla et le feu continua de poursuivre Kingaleek. Il se défit de sa seconde moufle qui, elle aussi, se battit contre le feu. En vain ! Les flammes atteignaient le dos de Kingaleek, lorsqu'il se dépouilla de sa parka et la livra à l'incendie. Ce fut un beau combat. Le chien fidèle qu'avait été la parka bondit à la gorge du feu et planta ses crocs dans les flammes. Il les secoua. Il les tordit. Enlacés, le chien et le feu roulèrent sur le sol de la toundra, mais le feu triompha et le chien fut consumé. Plus rouge et plus chaud que jamais, le feu de Mullohutokeek rattrapa Kingaleek qui, à toute extrémité, enleva ses bottes de fourrure. Les bottes devinrent deux chiens — deux chiens dévoués — qui assaillirent les flammes. Le feu s'arrêta un moment, stupéfait de tant d'audace. De rouge, il devint blanc de colère. Les chiens ne purent lui résister. Il les dévora. Kingaleek sentait l'épuisement le gagner. L'étang familier à ses oies et à ses canards se trouvait encore très loin. Il courait, il courait, à moitié nu, à travers la toundra. Déjà le feu l'encerclait, et la fumée, montant à ses narines, l'étouffait. Alors il enleva ses culottes et les jeta dans les flammes. Les culottes se transformèrent en un chien à deux têtes, aussi farouche que les flammes. Le feu rugit. Les aboiements des deux têtes de chien couvrirent sa voix. Ils se battirent. Ce fut un corps-à-corps indescriptible. Cependant, tout nu et sans oser regarder derrière lui, Kingaleek courait toujours à travers la toundra. Encore une fois, le feu le rejoignit. Une flamme lança vers lui un grand tentacule rouge. Sa peau grésillait déjà lorsque, par un dernier bond, il atteignit l'étang. Miracle ! Les eaux en étaient libres. Il plongea. Le feu ne put s'arrêter et entra, lui aussi, droit dans l'eau, où il périt.

Kingaleek en fut quitte pour un bain glacé. Oies et canards continuèrent de passer. Kingaleek piégea encore durant de longues années, toujours vêtu de peaux de chiens. Les voleurs se méfiaient de son igloo, et il put jouir tranquillement de sa vieillesse dans l'abondance et la solitude.

L'ENFANT GLOUTON

UN enfant vivait avec sa grand-mère dans l'igloo qu'il avait construit avec son grand-père. Depuis la mort du grand-père la faim s'était installée en souveraine dans l'igloo. Un jour la grand-mère poussa l'enfant dehors. Elle ne pouvait plus le nourrir. Elle le supplia de trouver à manger.

L'enfant sortit et rencontra une morue échouée sur la plage. Il la ramassa, lui arracha la tête et l'avala d'un seul coup. Continuant sa promenade, il buta dans une otarie. Il se jeta sur elle, lui arracha la tête et la dévora. Sa faim n'était pas calmée. Plus loin il heurta un morse aux longues moustaches qui se chauffait au soleil. Avant que le morse eût pu glisser dans l'eau, l'enfant lui avait

arraché la tête et, sans prendre la peine de le dépecer, il l'engloutit.

Enfin le jeune glouton aperçut une baleine blanche qui venait d'être harponnée par un pêcheur. De même qu'il avait étêté la morue, l'otarie et le morse, l'enfant étêta la baleine et la mangea, peau, fanons, intestins y compris. Alors il se sentit mieux. Pour la première fois de sa vie il avait mangé à sa faim. Il chanta, et sa chanson s'adressait à son estomac. La soif le prit. Il se dirigea vers un petit lac et en but l'eau sans reprendre haleine. Le lac sécha et l'enfant revint à l'igloo. Mais il était devenu tellement gros qu'il ne put en franchir la porte.

« Passe par la fenêtre ! » lui conseilla sa grand-mère.

La fenêtre était plus petite que la porte. Néanmoins l'enfant put y engager sa tête, ses épaules l'arrêtèrent.

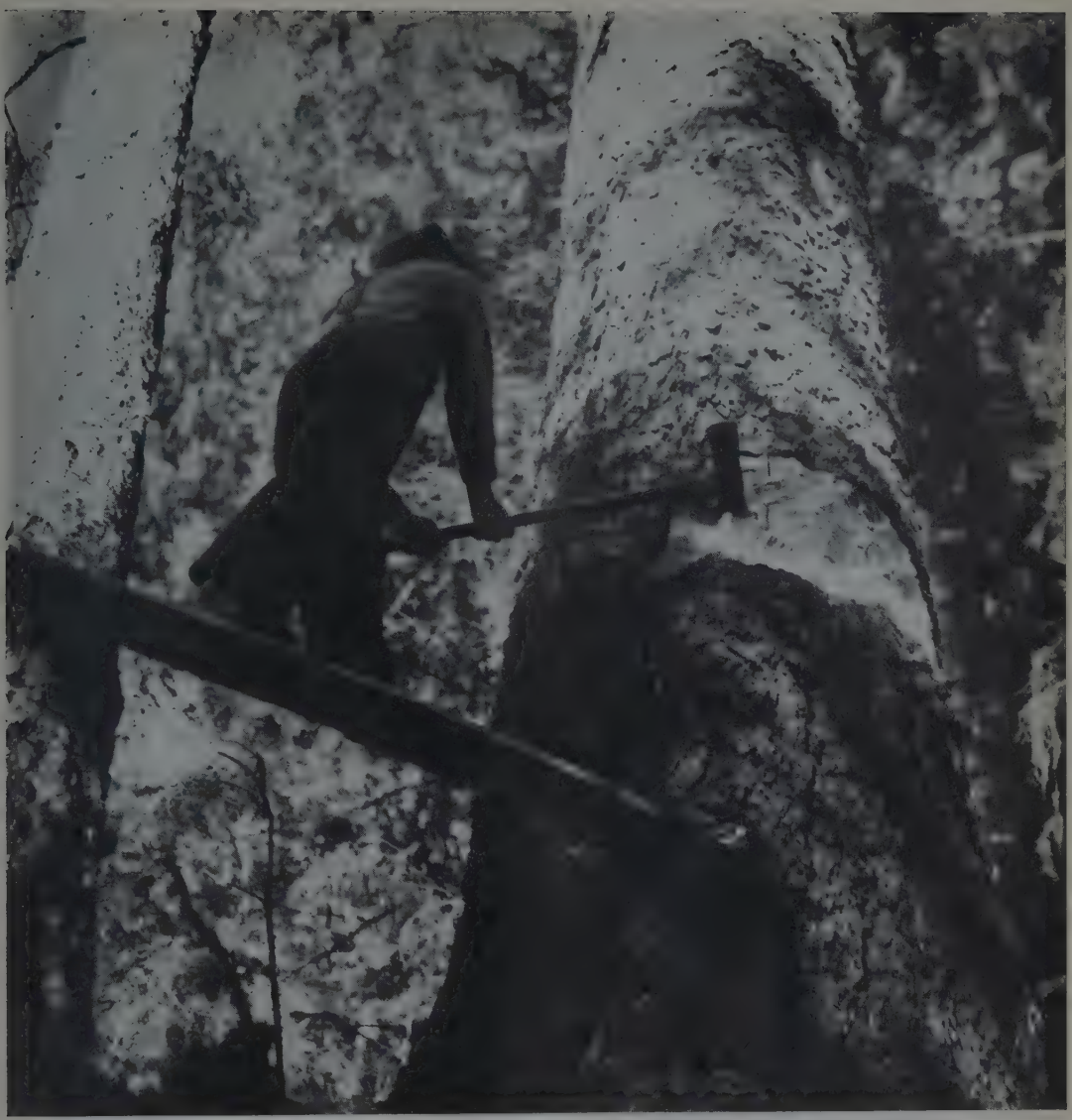
« Prends le conduit d'aération », lui suggéra la vieille. Le conduit était plus petit que la fenêtre. Néanmoins la tête et les épaules de l'enfant passèrent. Son ventre l'arrêta.

« Traverse le chas de mon aiguille », sacra l'Esquimaude.

Elle leva son aiguille vers le plafond de l'igloo. L'enfant traversa le chas de l'aiguille et tomba sur le plancher. Lorsque la grand-mère comprit que son petit-fils n'était devenu si gros que pour avoir trop mangé, elle lui dit vivement :

« Ne t'approche pas de la lampe à huile. »

Mais l'enfant, qui ne retrouvait pas son équilibre, roula jusqu'à la lampe, qui sauta sur lui et explosa. La vieille avait eu le temps de fuir. L'explosion fit un bruit de tonnerre. Le silence revenu, la vieille rampa vers l'igloo. Elle passa la tête par la fenêtre. L'enfant et la lampe avaient disparu. A leur place une morue, une otarie, un morse et une grande baleine blanche nageaient dans un petit lac bleu.



LE SAPIN RONFLANT

DANS le Sud, un grand sapin poussait au bord d'une rivière. Quand la rivière gelait et que tout le pays devenait silencieux, en hiver, le sapin était content de son sort. Mais, quand l'été arrivait, que la rivière bruissait à ses pieds et que l'air retentissait des cris des oiseaux, le sapin se sentait triste et mécontent. Un désir le rongeait. Il aurait donné des années de sa vie pour être capable de marcher. Un jour qu'il essayait désespérément de se mouvoir il s'aperçut qu'il avait réussi à se déplacer. Très légèrement, il est vrai. Ivre de joie et de sève, le sapin poursuivit ses efforts de plus belle et, peu à peu, réussit à se rapprocher de la rivière dont les remous brillants et le chant perpétuel le fasci-

naient. Voici qu'un instant vint, au cœur de l'été, où le sapin, ne mesurant plus ses jeunes pas tomba dans l'eau, la tête la première. Ce fut un grand plouf. Des éclaboussures jaillirent. A toute allure le courant emporta le sapin vers la mer. Le sapin passa devant les derniers grands arbres, ses frères, qui, eux, n'avaient pas été pris de la même folie et restaient plantés solidement sur leurs racines. Il traversa la toundra et parvint à l'embouchure de la rivière, sur les côtes de l'océan. La marée s'empara de lui, le déposa sur une dune de sable et l'abandonna.

Le sapin se croyait perdu, lorsqu'un petit oiseau s'approcha de lui et lui siffla gentiment:

« Nigaud ! Tu as deux jambes, deux bras et une tête, pourquoi ne te promènes-tu pas dans la toundra ? »

Le petit oiseau s'envola et le grand sapin lui obéit. Il agita ses branches, qui étaient devenues ses bras, et s'aperçut qu'elles lui obéissaient volontiers. Ses racines transformées en jambes le portèrent tout le long de la plage. Il marchait comme un homme. Le petit oiseau revint et lui siffla :

« Nigaud deux fois ! Pourquoi ne te construis-tu pas un igloo ?

— Je n'ai ni pelle ni bois.

— La plage est semée de troncs à la dérive. Fabrique une pelle pour bâtir ton igloo sur la colline. »

Encore une fois le sapin obéit au petit oiseau et construisit son igloo. Quand il eut fini de le recouvrir de terre, le petit oiseau revint et lui siffla :

« Trois fois nigaud ! Pourquoi n'installes-tu pas une cache à côté de ton igloo ?

— Hélas ! je n'ai ni viande ni fourrure à y mettre.

— Les animaux ne manquent pas dans la forêt. »

Le sapin construisit une cache, descendit de la colline dans les bois, aperçut beaucoup de loups, de caribous, de lynx et de renards, revint à son igloo, tailla une lance et des flèches, fabriqua rapidement des pièges et un arc puis partit à la chasse. Bientôt sa cache regorgea de viande et de fourrure. Alors le petit oiseau qui l'avait sauvé du désespoir revint une dernière fois.

« Tu ne dois pas non plus manquer de poisson. En été tu tendras des filets. En hiver tu creuseras des trous dans la glace. » Le sapin l'écouta et bientôt ne manqua plus de rien, malgré les ours blancs qui, dès les premières neiges, venaient rôder autour de sa cache.

Un jour il vit sur la rivière gelée glisser un traîneau que deux hommes conduisaient.

« Hello ! crièrent les hommes en apercevant l'igloo et la cache du sapin. Y a-t-il quelqu'un ?

— Moi ! » cria le solitaire sapin.

Une jeune femme était empaquetée dans le traîneau. Le sapin invita les voyageurs à vivre avec lui, et ceux-ci, remarquant sa cache, acceptèrent volontiers. Avant le printemps le sapin avait épousé la jeune femme. Elle devint une bonne épouse, tailla des moufles, des bottes et des parkas pour tous. La vie était joyeuse dans l'igloo, et s'il avait porté un nom d'homme le sapin aurait été tout à fait heureux.

Une nuit, alors que tous dormaient dans l'igloo, le sapin se mit à ronfler comme jadis quand le vent soufflait dans ses branches. En sursaut les anciens voyageurs se réveillèrent, ne sachant plus bien où ils se trouvaient.

« Quel est ton nom ? cria l'un d'eux au sapin.

— Hélas ! je n'en ai point !

— Qu'à cela ne tienne ! Je t'en donnerai un. Désormais tu t'appelleras Kamoeluk. »

La jeune femme du sapin et ses compagnons éclatèrent de rire. Kamoeluk en esquimau signifiait : « Celui qui ronfle. » Mais le sapin se sentit au comble du bonheur. Ainsi les hommes oublieraient qu'une fois il n'avait été qu'un arbre poussant au bord d'une rivière.

LE MORT QUI DANSAIT

AGUNAOYOT n'était remarquable en rien, sauf par une prédiction qu'il aimait à répéter :

« Après ma mort je danserai. »

Ses amis ne le croyaient pas et se gaussaient. Voilà qu'Agunaoyot vieillit et mourut. Il fut enterré au cimetière, qui, d'une petite colline, dominait la plage. Quelques jours passèrent. Réunis au Kaghzie ses amis évoquaient sa mémoire. Tout à coup l'un dit :

« Agunaoyot ne nous avait-il pas promis de danser après sa mort ? Retournons donc au cimetière et sommons-le de s'exécuter. » Riant à gorge déployée, les amis d'Agunaoyot s'entassèrent dans un grand oumiak et, vivement, ramèrent vers le cimetière.

Ils n'y avaient pas plutôt abordé qu'un sourd craquement se fit entendre. Epouvantés, ils virent Agunaoyot assis sur sa tombe qui démanchait son omoplate pour s'en faire un tambour. Pour bâton Agunaoyot s'empara de l'un de ses tibias. Les roulements de l'omoplate d'Agunaoyot éveillèrent bientôt les échos du cimetière et de la grève :

« Akkina-ya-ya, Akkina-ya-ya, Ah mele-Abmenik, Kasaselune, Milmikili, Mionmikili, Euwa ! Euwa ! Euwa ! »

Brusquement Agunaoyot se tut. Il esquissa un pas de danse. Une grande lame surgit de la mer et s'abattit sur l'oumiak de ses amis. Les Esquimaux crièrent :

« Arrête-toi de danser, Agunaoyot, sans quoi l'océan nous emportera. »

Insensible aux supplications de ses amis, Agunaoyot dansait. Son tambour battait de plus belle. Un rictus convulsait sa figure jeune.

« Euwa ! Euwawa ! »

Agunaoyot se pencha. Une deuxième lame remplit l'oumiak quasi jusqu'au bord. Les Esquimaux hurlèrent :

« Arrête-toi de chanter, Agunaoyot. Tu es sain d'esprit. Nous étions des fous. Pardon ! Pitié ! Nous sommes en danger de mort ! »

Les Esquimaux s'arrachaient les cheveux et se frappaient la poitrine. Mais de ses grimaces le défunt les narguait en secouant ses os. A la fin de sa troisième chanson Agunaoyot disparut. Alors la terre trembla. Une vague s'éleva jusqu'au ciel, soulevant l'oumiak de ses amis comme une plume. Puis la vague retomba et ce fut la fin des hommes qui s'étaient gaussés d'un mort.

L'ORPHELIN DEVENU SORCIER

SUR la côte de Sibérie, face aux plages de l'Alaska, vivaient une fois un sorcier, sa femme et ses deux enfants. Soudain le sorcier et sa femme tombèrent très malades. La femme du sorcier mourut. Sur le point d'expirer lui aussi, le sorcier dit à ses enfants:

« Mes petits, ne craignez rien. Mort, je continuerai de veiller sur vous. »

Il rendit le dernier soupir et les deux enfants, une fillette et un garçonnet, restèrent seuls au monde. Ils ne savaient si d'autres hommes existaient, ni où. La fillette prit son frère par le bras et ils partirent néanmoins à travers l'immense toundra. Leur voyage dura un an. Ils se sentaient bien seuls. La lumière des nuits blanches les fatiguait. En hiver ils regrettaient le soleil des minuits d'été. Les chouettes des neiges les effrayaient. Parfois ils rencontraient de jeunes élans à la recherche d'une poignée d'herbes ou d'eau fraîche à boire. Du fond de leurs petits cœurs ils souhaitaient retrouver des parents. Mais ce fut un bébé qu'ils découvrirent, vagissant au creux d'un vallon enneigé. Ils battirent des mains et résolurent de le garder. A peine en avaient-ils ainsi décidé qu'un géant surgit à l'orée du vallon.

« Cachons le bébé », dit la petite fille en blotissant le pauvret sous sa parka. Les enfants se tinrent plus immobiles que des lièvres traqués. Le géant s'approcha d'eux. Fronçant les sourcils, il grogna :

« Rendez-moi mon bébé.

— Quel bébé ?

— Vous aurez une récompense.

— Nous n'avons point vu de bébé.

— Je vous donnerai l'igloo que je possède sur la plage, de belles bottes de fourrure et des parkas neuves. Ma cache est remplie de viande, un troupeau de rennes broute tout autour. »

Les enfants hésitaient. Le géant ajouta :

« J'oubliais ! A l'intérieur de l'igloo vous trouverez un joli petit chien et un tambour de sorcier. »

Un tambour de sorcier ! Posséder un tel tambour était le souhait le plus ardent du petit garçon. Il cligna de l'œil vers sa sœur. La fillette tira le bébé de sous sa parka et le rendit au géant qui parut au comble de la joie.

« Marchez droit et vous découvrirez mon igloo avant qu'il soit longtemps. Surtout ne battez jamais le petit chien. Voilà ma seule recommandation. Et maintenant, si vous fermez les yeux, vous saurez qui je suis. »

Les enfants baissèrent leurs paupières. Quand ils les relevèrent ils virent un immense cormoran qui s'envolait vers la mer, le bébé assis entre ses ailes. Seuls de nouveau ils prirent le chemin de l'igloo. Le petit chien vint à leur rencontre en jappant. Le géant n'avait pas menti. Le temps passa. Les enfants menèrent une vie très heureuse. Le petit chien ne les quittait pas. Il couchait sur leur lit et mangeait avec eux. La fillette s'occupait de la cuisine et des vêtements. Le garçonnet gardait les rennes. Mais voici que peu à peu, en grandissant, le petit garçon négligea son troupeau. Il restait couché pendant des heures à jouer du tambour et à essayer de devenir sorcier. Obligée de travailler pour deux, sa sœur, que la fatigue accablait, devint irritable, et un jour que le petit chien mordillait sa parka elle oublia les recommandations du géant et le battit. Le chien gémit et se sauva. Le garçon bondit hors de l'igloo et, tambour à la main, le poursuivit. Il parvint à le rejoindre et joua du tambour au-dessus de sa tête, vite, toujours plus vite, en chantant d'étranges refrains. Bientôt le tambour s'emballa et les chansons du garçon se firent inquiétantes, voire terribles. Tout à coup le garçon disparut sous terre. Comme son père, il était devenu un sorcier.

Quelques minutes plus tard il réapparut dans l'igloo, sourire aux lèvres et tenant par la main une ravissante jeune fille. Sa sœur fut saisie par la beauté de la nouvelle venue. Tout s'expliqua bientôt. Le chiot avait été une petite fille que le géant avait métamorphosée par crainte des dangers qu'elle aurait courus à vivre seule dans l'igloo. Par ses chansons et ses roulements de tambour le jeune sorcier avait rompu l'enchantement. Alors la vie redevint heureuse dans l'igloo. Le garçon travaillait dur. Son troupeau de rennes prospéra. Il voulait plaire à la jeune fille et l'épousa. Le couple fut très heureux. L'orpheline trouva également un époux.

HISTOIRE D'UNE TÊTE

A L'EMBOUCHURE de la rivière Kobuk vivait dans les temps passés un jeune Esquimau qui avait pour compagnon bien-aimé une tête humaine. Cette tête pouvait parler et, en dépit de son manque de bras et de jambes, se déplacer où bon lui semblait.

Un jour les deux amis prirent part à une danse dans le Kaghzie. Vers le tard le jeune Esquimau dit à la tête :

« Il est l'heure de rentrer. Allons nous coucher.

— Je m'amuse, lui répondit la tête. Pars sans moi. Je te rejoindrai bientôt.

— Les chiens te mangeront en route !

— Que non ! Je crierai Ko-ha ! Ko-ha ! Et ils se sauveront. »

L'Esquimau partit. Aussitôt la tête rêva d'une jeune fille, la plus jolie du campement, et qui ne voulait pas se marier. Subrepticement la tête quitta l'igloo des fêtes et roula jusqu'à la demeure de la belle, qui, entendant du bruit, se réveilla. Elle aperçut la tête. Bon-

dissant, elle l'empoigna par les cheveux et, d'un moulinet indigné, la lança à travers la porte. La tête ne roula pas sur le sol. Au contraire, elle s'éleva dans les airs et vola jusqu'à l'igloo, où son ami le jeune Esquimau l'attendait, inquiet.

« J'ai cru, chère tête, que les chiens t'avaient dévorée.

— Non, non. Je me suis attardée, je n'ai rencontré personne en chemin. »

Le lendemain les deux amis retournèrent danser, et de nouveau, malgré les remontrances du jeune Esquimau, la tête préféra rester jusqu'à la dernière danse et s'esquiver ensuite. Elle roula jusqu'à la demeure de la belle et, bien qu'elle fît encore moins de bruit que la veille, la jeune fille aux fines oreilles l'entendit. Mécontente, elle saisit encore une fois la tête aux cheveux et la jeta dehors. La tête rejoignit son ami le jeune Esquimau et s'endormit à ses côtés sans souffler mot de sa mésaventure.

La nuit suivante la tête revint chez la jeune fille. Jugeant que tant d'ardeur valait une récompense, celle-ci consentit à l'épouser. Ils vécurent heureux.

Voilà qu'au printemps l'étrange couple constata que leurs provisions avaient dangereusement baissé et que la famine menaçait.

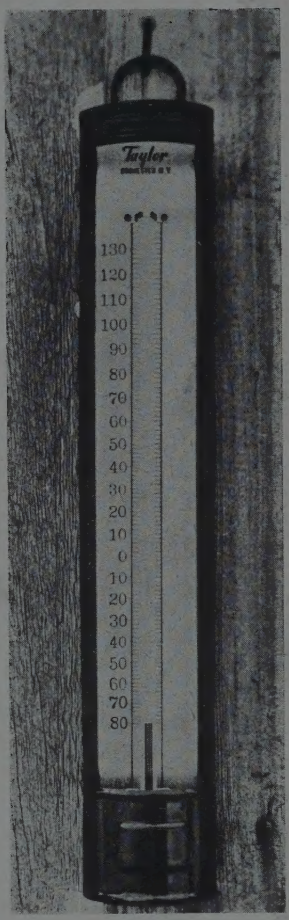
« Attache une corde à mes cheveux, dit la tête à sa jeune femme, et d'un moulinet envoie-moi dans la toundra, je te prouverai quel bon chasseur je suis. »

Ainsi dit, ainsi fait. Bientôt la tête réapparut au logis familial, roulant en compagnie d'un gros caribou. Charmée, la jeune épouse prévint ses parents que leur gendre était un chasseur intrépide. Ils s'en réjouirent. Les années passèrent. Tous devinrent gras et riches. Chaque jour la jeune femme attachait la corde aux cheveux de la tête et la lançait de plus en plus loin. Vint une saison où elle ne se connut plus de lucre et d'audace. La corde n'était jamais assez longue, la tête n'allait jamais assez loin dans la dangereuse toundra, les caribous qu'elle rapportait ne lui semblaient jamais assez gras. Un matin, pour entraîner la lourde corde, son moulinet fut si violent que la tête partit dans le ciel. La jeune épouse la suivit des yeux longtemps. Triste et silencieuse, la tête volait au-dessus des collines, des lacs et des marais. Elle volait, volait et disparut. Elle ne revint jamais et aucun Esquimau de l'immense Nord-Ouest n'en entendit plus parler...

Supplément au N° 219 de *France-Illustration-Le Monde Illustré.*
G. Oudard, fondateur.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.


Taylor
130
120
110
100
90
80
70
60
50
40
30
20
10
0
10
20
30
40
50
60
70
80